

# Le Succes du Dr. Lenoir

(NOUVELLE)

ELLES tombaient dans son cœur, une à une, ces notes argentines, comme la goutte d'eau tombe en une onde profonde, venant troubler sa morne solitude de ses cercles toujours grandissants, se renouvelant de seconde en seconde, jusqu'à ce qu'ils envahissent un espace immense pour se perdre enfin dans l'immensité. Oui, chaque note de cette musique harmonieuse, partant d'une fenêtre lointaine, faisait tressaillir tout son être d'une douloureuse angoisse. Oh ! c'est qu'elle le jouait cet air le jour funeste où tout avait sombré pour elle ; et lentement sur ses joues pâlies glissaient des larmes brûlantes, ses deux mains blanches s'étaient croisées convulsivement, son sein se soulevait avec effort, ses grands yeux de gazelle se plongeaient dans le vide avec cette expression de désespoir de l'être à qui l'on enlève ses plus chères affections. Comme elle souffrait, cette jeune femme, à cet instant !

Que de fois un rien, un bouquet, une fleur, un ruban, une suave odeur, a ramené à une heure fatale un être malheureux ; la vue d'une rose effeuillée a fait passer devant les yeux une vie toute entière et Alice Préval, à chaque vibration de cette mélodie qui frappait son oreille, sentait se raviver cette blessure du cœur que le temps n'avait pu cicatriser.

C'était un soir, comme celui-là, pas un nuage au ciel, la nature était calme et belle, et elle, l'heureuse jeune fille attendait, avec une douce émotion, en faisant vibrer sur son piano une sonate de Beethoven, l'arrivée de son fiancé, lorsque un bruit de pas l'avait tirée de sa rêverie. On venait, était-ce lui ? Joyeuse, elle avait quitté l'instrument pour s'élancer à sa rencontre ; mais soudain un froid glacial l'avait clouée à sa place. Une robe noire s'avancait. Cette robe noire, à cette heure du soir, que signifiait-elle ? Un prêtre ne vient pas si tard sans raisons. Un vague pressentiment l'en-

vahit, elle tremble, un nom comme un gémissement s'échappe de ses lèvres : — Maurice.

Le serviteur de Dieu s'avance.

— Soyez courageuse, mademoiselle, le Maître Suprême nous réserve parfois ici-bas de pénibles épreuves.

Il continue ; mais elle n'entend plus elle sent ses tempes brûler, de toute part un nuage opaque l'entoure au milieu duquel tournent et retournent, gravés en lettres de feu, ces deux mots : Naufrage, mort

Elle voit le vaisseau disparaître, elle entend une voix qui l'appelle, puis plus rien, la nuit profonde.

Oui, la nuit, la nuit profonde d'où, depuis lors, jamais la pauvre enfant n'était revenue, malgré que trois longues années se fussent écoulées depuis cette heure fatale où elle avait perdu l'objet de toutes ses tendresses Elle avait vécu, mais sa vie était demeurée ensevelie dans le linceuil de son fiancé. Chaque jour s'était levé pour elle sans aurore ; chaque nuit avait redoublé les douleurs de son existence, car elle revoyait en songe cette scène cruelle où disparaissait sous les flots en fureur celui qui avait emporté dans sa tombe, son âme toute entière.

.....

Trois ans auparavant, assis sur le pont d'un navire, au milieu du large océan, deux jeunes gens, de même taille, de même allure, de même chevelure, causaient amicalement. Ils étaient beau tous deux ; cependant chez l'un il y avait plus de régularité dans les traits, plus de profondeur dans le regard, plus de douceur dans le sourire ; on sentait en regardant cette physionomie qu'une grande sensibilité, qu'une tendresse pour ainsi dire presque féminine devait être le fond de son caractère, ses attaches fines l'attestaient. Sa taille était souple, flexible, élancée, le son de sa voix possédait ce charme séduisant qui va droit au cœur de la femme impressionnable qui cherche à retrou-

ver chez celui qu'elle aimera l'écho de ses sentiments et de ses pensées. Aussi Maurice Duvernoy avait été aimé comme on n'aime qu'une fois.

Bien des hommes se font aimer ; peu se font aimer. Je veux dire que bien rarement ici-bas se rencontrent à temps deux âmes sœurs où se retrouve cette alliance spontanée du cœur, cet écho mutuel de tous les instincts, cette sympathie irrésistible d'où naît le véritable amour. Maurice a ait eu cette grande joie ; Alice Préval l'avait compris, ou plutôt au premier instant tous deux s'étaient compris ; tous deux avaient marché à côté l'un de l'autre où les roses ne sont pas fanées, où le parquet est encore jonché de fleurs, où le ciel ne s'est point voilé, où les feux de l'astre du jour sont demeurés brillants de lumière. Entre la fraîcheur des arbres et des eaux, la main dans la main, ils avaient parcouru ce sentier tout fleuri, entrevoyant, avec cette harmonie des idées qui les unissait, la vie comme une longue suite d'enivresments divins, où ils chanteraient sans cesse, un duo aux accords de bonheur.

Mais ce bonheur devait être interrompu. Maurice était artiste peintre, et pour le succès de sa carrière il fallait voguer vers le pays des sciences et des arts.

La famille d'Alice s'opposait au mariage des fiancés, avant que le jeune homme n'eut acquis une certaine renommée.

Il partit donc seul pour la France, après avoir juré fidélité éternelle à celle qui pour lui remplissait l'univers.

Le jeune canadien se fit promptement remarquer ; à la fin de sa deuxième année d'étude il était couronné à l'Académie des Arts. Il écrivit l'heureuse nouvelle à sa fiancée, lui annonçant qu'il revenait vers elle pour n'être plus jamais séparés.

En France il s'était fait de nombreux et sincères amis, et il ramenait,